

CAMILLE LAURENS

FILLE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- INDEX, 1991 (Folio n° 3741). Édition augmentée en 2014.
ROMANCE, 1992 (Folio n° 3537).
LES TRAVAUX D'HERCULE, 1994 (Folio n° 3390).
L'AVENIR, 1998 (Folio n° 3445).
QUELQUES-UNS, 1999.
DANS CES BRAS-LÀ, 2000. Prix Femina et prix Renaudot des lycéens, 2000
(Folio n° 3740).
L'AMOUR, ROMAN, 2003 (Folio n° 4075).
LE GRAIN DES MOTS, 2003.
NI TOI NI MOI, 2006 (Folio n° 4684).
TISSÉ PAR MILLE, 2008.
ROMANCE NERVEUSE, 2010 (Folio n° 5308).
ENCORE ET JAMAIS, 2013.
CELLE QUE VOUS CROYEZ, 2016 (Folio n° 6314).

Dans la collection Folio Essais

- AMOUR TOUJOURS ? Ouvrage collectif, n° 583, 2013.

Aux Éditions Stock

- PHILIPPE, 1995 (Folio n° 4713).
LA PETITE DANSEUSE DE QUATORZE ANS, 2017 (Folio n° 6570). Prix
de l'Académie française – Ève Delacroix 2018.

Aux Éditions Léo Scheer

- CET ABSENT-LÀ. Figures de Rémi Vinet, 2004 (Folio n° 4376).

Suite des œuvres de Camille Laurens en fin d'ouvrage

F I L L E

CAMILLE LAURENS

FILLE

roman

nrf

GALLIMARD

À ma merveilleuse fille

I

1

« C'est une fille. »

Ça commence avec un mot, comme la lumière ou comme le noir. Ta naissance ressemble à la création du monde, et il y a le ciel et il y a la terre, une parole coupe en deux l'espace, fend la foule, sépare le temps. Ce n'est pas Dieu qui la prononce, toutefois, autant que tu le saches tout de suite, c'est Catherine Bernard, sage-femme à la clinique Sainte-Agathe où l'horloge murale indique cinq heures et quart. Cette annonce, elle ne l'a pas préparée, elle n'a rien désiré ni décidé, ayant d'autant moins d'opinion sur la question qu'elle est bonne sœur, mais le résultat est le même : elle le dit, elle te nomme en te mettant au monde, sous sa coiffe immaculée l'épouse vierge de Dieu prononce son arrêt, elle te fait naître en te nommant. Tu nais d'un mot comme d'une rose, tu éclos sous la langue. Tu n'es rien encore, à peine un sujet, tu peines à venir à l'existence ; tu ne peux pas encore dire « je suis », personne ne dit « elle est », même au passé, « et la fille fut », même avec un article indéfini, « et une fille fut », ça ne se dit pas. Tu n'es pas indéfinie, du reste,

oh non, tu n'es pas née indéfinie, il y a déjà un e, tu vois, un e muet, c'est vrai, mais un e muet loquace. Tu es un article bien défini, au contraire. Les faits parlent pour toi. Née fille. C'est ainsi, c'est dit, ça résonne dans l'air – pièce blanche, bouteille d'eau, lit étroit, crucifix. Ta naissance est une énigme banale. Tu nais presque rien, à la va-comme-je-te-pousse. Un schisme se joue, mais où ? Il y a un soir et il y a un matin. L'un succède à l'autre, l'un se change en l'autre. Toi non. Tu n'es pas modifiable. C'est ainsi. Il n'est plus temps que les fées se penchent sur ton berceau. La messe est dite. Tu entres tête baissée dans le décor et ta vie délivrée se déplie à l'air libre, enfin, libre, façon de parler puisque jour ou nuit, soir ou matin, ce ne sera plus jamais autre chose que ce que c'est. Tu cries, tu t'égosilles, la vérité est froide qui emplit tes poumons, la rime est féminine, ça crie et crée en toi le sentiment râpeux de la séparation, tu sens que ça se divise, c'est tout, ça fait deux, ça coupe, c'est coupé. Ta naissance te sépare à la fois de ta mère, qui est une fille aussi, ça se sait, et de toute l'humanité qui ne porte pas le nom de fille. Le mot adverse n'est pas prononcé, et pour cause, mais il flotte silencieux dans l'éther de la chambre, le mot contraire met dans l'air un effet de pochoir, *un* embryon, *un* fœtus, *un* bébé, jusque-là le genre était de son côté. Il y a quelques secondes, elle ou il, tout restait possible, la grammaire rêvassait toujours son paysage, à présent on t'a coupé les ailes (quoi d'autre ?), tu es plus seule que Robinson et pourtant c'est fait, le sort en est jeté avec le placenta, Dieu, né garçon, dit-on, père d'un fils, croit-on, Dieu est un enfant qui joue aux dés : c'est une fille.

« C'est une fille. »

La voix qui formule ton incipit n'est modulée d'aucune inflexion particulière sinon celle qu'induit le travail bien fait. Catherine Bernard picole un peu en dehors des heures de service, mais jusqu'à présent ses résultats n'en ont pas été affectés. Des femmes, elle en a aidé à devenir mères, ça oui, elle en a fait sortir, des fruits, de leurs entrailles. Même en creusant un peu, on ne lui trouverait pas de préférences – une ambivalence, tout au plus : le garçon nouveau-né lui évoque toujours le petit Jésus de la crèche, le sacré de son métier et de la Nativité. Mais les filles lui sont moins étrangères, elle leur fait la toilette plus facilement. Quand elle y pense, elle passe une grande partie de son temps à tripoter des parties génitales. Celles des garçons sont énormes par rapport au reste du corps, elles sont toutes gonflées d'hormones, on ne voit qu'elles. Celles des filles, discrètes, la rendent moins honteuse, même si c'est idiot. Seigneur, pardonnez-moi mes pensées.

« C'est une fille. »

De l'autre côté de la phrase de sœur Catherine se trouvent tes parents, les destinataires, les responsables, aussi, les faiseurs de filles, les fauteurs de troubles – lui, elle, à l'instant t, qui n'a pas su donner quoi ? Mais en ce moment précis ce n'est pas la question qui prévaut, même si plus tard on pourra se renvoyer la balle pour sceller son dépit, dépiauter le chou blanc. Ils reçoivent la nouvelle. L'attendant, t'attendant, ils ne savaient rien. Ils ne t'ont pas vue percer l'opacité du ventre maternel

et remuer de tes mains l'air liquide sur quelque écran lumineux scruté par une blouse blanche dont ils auraient guetté le guet, suspendus à la phrase décisive toujours nimbée de doute (la conscience professionnelle), émus par leur interprétation intime (pour qu'il bouge autant, ce doit être un...) – suspendus à la profération de l'oracle, à sa vérité probable, non pas « C'est une fille » mais son équivalent prudent, son synonyme approximatif : « Je ne vois rien. » On ne les a pas informés de ton manque de formes à l'endroit où ça se forme. « Je ne vois rien », comprenez : « C'est une fille »... Il n'y a rien à voir, circulez, c'est une fille. Tes parents n'attendent ni n'entendent de semblables annonces car les machines *ad hoc* n'existent pas encore. Nous sommes en 1959. L'écho des bijoux de famille ou rien qui se pixellise à vue d'œil, on vient à peine d'en concevoir l'idée ; la technique n'écrit pas encore l'onde gélifiée des désirs et dépités, aucune image ne vient saisir les nageurs amniotiques, alors tu peux bien faire des pieds et des mains, remuer ciel et terre à coups de talons, le suspense reste entier jusqu'à la fin, et vains tes coucous d'orteils malgré les prédictions de la grossesse : pas de nausées, c'est un garçon, envie de vomir, c'est une fille ; libido au plus haut, c'est un garçon, désir en berne, c'est une fille. Envie de sel, envie de sucre ? Les filles sont des gourmandes, c'est connu. Ballon rond, beau garçon, ballon de rugby, pas de zizi (« Pff », fait ton grand-père qui a feinté les All Blacks en 1925 dans un stade archicomble). Il y a même des hypothèses plus secrètes, qu'on se répète à l'oreille de parturiente en parturiente, entre deux respirations du petit chien : si on a joui pendant la conception, ce sera un

garçon, si on n'a rien senti, va pour une fille. Ta mère est inquiète.

C'est une nouvelle aussi parce que tu n'es pas la première. Ce n'est pas seulement une fille, c'est une nouvelle fille qu'on leur annonce. Une seconde fille – on préfère ne pas dire « une deuxième » car on n'envisage pas une suite (on a tort). Tu n'es pas seulement une fille, tu es encore une fille. Tu suis une fille. Ta sœur (tu vas bientôt le comprendre), ta sœur est née avant toi – c'est toi qui, en naissant, lui donnes ce nom de sœur, c'est toi qui vous baptises toutes deux de cet autre nom que fille, de ce nom commun de sœurs (elle n'en veut pas, ni toi ni personne). Ta sœur aînée à la grâce de Dieu, on l'a laissée venir sans trop barguigner. On l'a nommée Claude, quand même, pour dire à Dieu (on n'y croit pas) que bon, on attendait, on imaginait, on avait espéré... Toi, la deuxième, tu déroutes. « C'est encore une fille » : tu es une nouvelle décevante. On ne t'attendait pas. Ta sœur n'inaugurerait pas le choix du roi, mais toi tu n'es même pas le choix de la reine. Tu n'es pas une princesse.

Ton père a fait le déplacement, pourtant. Impatient, il assiste à ta naissance. Ça ne se pratique guère encore, dix ans avant Mai 68 ; les pères sont tenus à distance du sexe dilaté des femmes, de la douleur qui se réveille en elles dans un parfum de merde et de sang, de leurs gémissments de bête qui crève en se vidant. Ils ne s'en remettraient pas, dit-on, voir les rendrait impuissants. On protège les hommes de la faillite et les couples du dégoût d'eux-mêmes. Mais pour ton père, on a fait une exception, on l'a jugé assez solide pour rester dans la salle de travail, après tout il est de la partie, enfin presque : il est

dentiste. Habitué aux béances, donc, pas ému médusé par les muqueuses sanguinolentes. Coutumier des gencives, ne risque pas de se croire menacé par un vagin denté. De tomber pouf évanoui, châtré à vie par la terrifiante vision. Tous les jours, il... Mais non, attends... Ce n'est pas ton père qui est dentiste, n'importe quoi, c'est le Dr Galiot qu'il a croisé dans le couloir et dans un nuage de fumée près de la loge des sages-femmes, tout à l'heure ; ce sera ton dentiste quand tu auras des dents, et le fils qu'il s'apprête à prendre dans ses bras sans même éteindre sa clope sera avec toi en quatrième et troisième – Jérôme Galiot, petit con né le même jour que toi, faux jumeau qui ne fera pas mentir à tes yeux l'expression « sexe opposé » avec ses blagues à deux balles, mais pour l'instant trophée de ses parents à la clinique Sainte-Agathe de Rouen, en avance sur toi d'un quart d'heure et d'une courte longueur. Non, toi, ton père est généraliste rue Jeanne-d'Arc, et il a déjà prévu ton prénom : Jean-Matthieu. Jean comme son père et Matthieu comme lui, honneur aux hommes de la famille et aux deux plus beaux Évangiles, foi de parpaillot. On l'a prévenu à son cabinet que c'était pour bientôt, il est accouru toutes affaires cessantes puis reparti, puis revenu à cinq heures du matin, l'air de la nuit embaume le chromosome XY, cette fois c'est bon, c'est un garçon, il le sent, il veut être là. Il a salué en passant le Dr Galiot, « félicitations », et s'est engouffré dans la salle de travail au moment où tu sortais du gouffre. Sœur Catherine apprécie moyennement l'intrusion, elle donne un mouvement de drapé à son tablier comme si on la surprenait nue, il a à peine le temps d'apercevoir ton crâne qu'elle l'expédie

du côté de ta mère ignare et ensuquée : pas de jaloux, et c'est plus correct. À en croire les mèches rares collées sur le sommet de ta tête, tu es de sexe masculin, c'est sûr, même on peut dire sans se tromper que tu as dans les cinquante ans, une alopécie galopante et plus longtemps avant d'être chauve : ton père blague mais personne ne rit, ta mère souffre comme une perdue, le fruit de ses entrailles la fouraille, elle avait oublié ce mal de chien, elle ne t'en dira jamais mot parce que la souffrance physique s'efface de la mémoire du corps plus sûrement que le plaisir, la nature est bien faite, et cette douleur suprême des nées-filles, tu l'apprendras toujours assez tôt. Debout près du lit, ton père tient distraitement le masque au-dessus du nez de ta mère en manque d'oxygène et de tendresse, le cou tendu vers sœur Catherine qui s'englobe dans l'effort de vie, « allez, on pousse, allez, on respire », hon, hon, on y retourne, on continue, on passe les épaules, de combien d'enfants a-t-elle accouché en mots ? La délivrance est proche, ton père, lui, est en apnée du pas-né, d'un coup il n'y croit plus, kiki serré, sifflet coupé au bord du vide. « Qu'est-ce que c'est ? » demande ta mère entre deux bouffées d'air, on n'en sait rien, on pousse une dernière fois, ça ne sent pas la rose et pourtant voilà, ton père se défait, y a-t-il jamais cru ? Qu'est-ce que c'est ? C'est raté.

On te pose sur le ventre de ta mère, coucou, fait ton père au vu de la vulve indéniable. Tu vagis. Machinal, il se fend d'un sourire puis recule. Tu ne couines pas, tu brailles, tu t'époumones, quel coffre, pour le coup, à l'oreille on ne ferait pas la différence. Une voix de stentor, trois kilos neuf, cinquante-deux centimètres : on n'est

pas passé loin. Ton père se retire. Tout lui semble épuisant, soudain, il est vidé, il rentre se coucher – le cordon, la tétée, le bain, très peu pour lui, dans quatre heures il faudra reprendre les consultations. Appeler la famille ardéchoise en modulant sa voix qui s'éraïlle : « C'est une fille... Oui oui, c'est bien aussi. » Une fille. Voilà, c'est dit, c'est fait. Le champagne va rester dans la 403. Un garçon, il aurait assisté au premier bain pour le plaisir de voir flotter le sexe avantageux. Tandis qu'une fille... Rien à voir. Ce n'est pas qu'il soit malheureux, non. Un petit quelque chose manque à son bonheur, voilà tout. Il rase les murs pour éviter de recroiser le Dr Galiot mais tombe sur lui à l'entrée du parking. « Alors ? — C'est une fille. — Ah ! C'est bien aussi. »

« C'est une fille. »

À bien y réfléchir, peut-être n'est-ce pas vraiment la première phrase que tu entends – car tu l'entends, ceci n'est pas discutable : on ne sait pas au juste ce que voient les bébés à la naissance, s'ils sont plus ou moins aveugles ou myopes, au tout début, mais nul n'a jamais supposé qu'ils étaient sourds. On dit même qu'ils entendent des sons *in utero*, plusieurs mois avant de venir au monde, qu'ils distinguent, déformée par les borborygmes et la rumeur du liquide amniotique, la voix de leur mère ou sa vibration, les toc toc du père sur le ventre, quand il y en a, ou la musique jouée assez fort. En ce qui te concerne, ton père n'a certainement pas cherché à engager la conversation avec toi avant ta naissance, ce n'est pas son style de discuter avec des inconnu.e.s. Il y a peu de chances aussi que tu aies entendu des cantates de

Bach ou des sonates de Mozart car il écoute ses disques tard le soir, à une heure où une femme enceinte se doit d'être déjà couchée. À l'inverse, lorsque ton père n'est pas là, le matin, l'après-midi, ta mère passe en boucle le succès de l'année écoulée, *Only You*, roucoulé par les Platters, *You're my dream come true, my one and only you*, car elle a acheté le 45 tours le jour même de sa sortie. Ou bien Doris Day, *Qué será, será, whatever will be, will be...* Peut-être as-tu donc, avant la phrase inaugurale, au sein d'une gestation polyglotte, perçu quelques bribes d'anglais en mode fond de piscine, que tu traduiras plus tard quand ce sera ton métier, *tu es mon rêve devenu réalité*, voire trois mots d'espagnol étouffés comme par des boules Quies, *il arrivera ce qui doit arriver (on ne décide pas de l'avenir)*, ces derniers plus appropriés que les premiers à l'heureux événement car en définitive ce qui arrive n'est pas ce qu'on avait rêvé, puisque ce qui arrive, dans la réalité, c'est seulement toi, c'est-à-dire ce n'est que toi. À six mois de ton développement te voilà donc tout ouïe, prête à entendre, d'abord les refrains de ton existence future puis, à l'orée du monde extérieur, à la fois le ploc du caillou lancé en biseau à la surface relativement lisse du silence (« C'est une fille ») et les ricochets se propageant de voix en voix (« C'est bien aussi », « Ce sera pour la prochaine fois », « Les filles sont plus faciles », « Reste plus qu'à transformer l'essai »).

On t'emmailote dans une barboteuse blanche offerte par ta grand-mère qui n'a pas voulu défier le destin. Tu connais l'histoire des deux bébés à la maternité ? « C'est deux bébés qui viennent de naître, ils sont couchés l'un à

côté de l'autre dans la garderie. Le premier dit à l'autre : "T'es quoi, toi ? Un garçon ou une fille ? — Je sais pas, répond l'autre. — Attends", dit le premier en se penchant vers son berceau. Il soulève la couverture, regarde dessous et lui dit : "T'es un garçon. — Comment tu le sais ? demande l'autre. — Ben, t'as des chaussons bleus." » Chez toi, on a été prudentes, on s'est retenues de tricoter du ciel, dispensées de peindre les murs en pervenche, abstenues de coller une frise outremer dans la chambre prête. Patience dans l'azur. On ne vend pas la peau de l'oursonne avant de bercer l'ourson. Mais on n'a pas donné non plus dans le bonbon, le saumon ou la cuisse de nymphe, on a même écarté le coquille d'œuf au profit d'un blanc pur, neige (vierge) sur laquelle le sort et les chromosomes jetteront du rouge (sang) ou du bleu (roi) : c'est la nature et non le rêve qui écrit le conte. Les cadeaux de naissance rattraperont bientôt l'hésitation. Lapin, hochet, bonnet, serviette éponge, tu vas voir la vie en rose – rose comme la robe de Grace Kelly que toutes les femmes copient depuis qu'elle a épousé son prince. Même les épingles à nourrice qui tiennent tes langes seront roses – oui, tu nais à la frontière historique des couches lavables et des couches jetables ; ça ne te rajeunit pas, je sais. Et ça n'aide pas ta mère, imagine-toi. Cette layette blanche, en attendant, n'est pas vraiment une brillante idée. Comme ta grand-mère en a tricoté pour au moins six mois, et des barboteuses, et des gigoteuses, et des paletots, et des chaussons, tous blanc neutre, aux passants de la rue, aux voisins de l'immeuble, aux patients de son mari qui s'enquèrent et s'intéressent, guidés par rien, « Qu'est-ce que c'est ? »

ou « Comment il s'appelle ? », ta mère n'a pas fini de répondre « C'est une fille », ou même (c'est le pompon) de détromper les étonnés que ta carrure égare : « Non non, je vous assure, c'est une fille. »

Ton père va le matin à la mairie déclarer la naissance, la née-sans. Devant l'employé, ne se rappelle pas le prénom qu'on avait choisi si par malh, si jamais, au cas où... Qu'est-ce que c'était, déjà ? Juliette, comme ta marraine ? Non, pas possible, Juliette c'est le pendant de Roméo, enfin, le pendant, si on peut dire, ah ah ! Juliette c'est le degré zéro du zizi, c'est l'attente de ce qu'elle n'est pas, de ce qu'elle n'a pas, c'est suffixe de fille à vie, c'est fillette, c'est minette, c'est choupette, Juliette c'est le diminutif fait fille, la Julie éternellement diminuée, la vigie du balcon, la rime pauvre pour poète amer, Roméo le héros y brille en creux par son absence. Il faut dire que ton père s'appelle Barraqué – avec deux r, précise-t-il toujours, ça fait la paire. Jean-Matthieu Barraqué, c'est du patronyme, ça vous assoit un fils. Tandis que là... L'onomastique lui pose une colle – et ne va pas non plus te faciliter la vie, entre parenthèses. Alors ? Nathalie ? Annie ? Sophie ? – la valse des e muets, le tango des muettes. Martine ? (et puis quoi encore !). Jeannine ? Bof. Josette ? Non (ouf !). Il nage complètement. Enfin il se souvient d'un film qu'il vient de voir au cinéma, *Le Prince et la Danseuse*, avec Marilyn Monroe et Laurence Olivier. La danseuse, c'est Marilyn Monroe. Marilyn, alors ? Avec un e pour faire plus français ? Marilyne. Pas mal... Mais si tu es moche, en grandissant ? Si tu ne développes pas de quoi remplir la main d'un honnête homme ? Marilyn, ce n'est pas un cadeau. Ça met un

poids sur les épaules. Et sur les seins, et sur les fesses. (Et puis Marilyn Barraqué... mouais. Ton père n'est pas complètement con non plus.) C'est comme Juliette, dans un autre style : trop voyant. Pourquoi pas Carmen, tant qu'on y est ?! Et que dirait Simone, ta mère ? Ce serait comme lui donner une rivale au berceau. Le prince, en revanche... « Prénom de l'enfant ? » répète l'employé de l'état civil. Laurence Olivier... Ton père lui ressemble, en plus, on le lui a déjà dit plusieurs fois (et à Sean Connery, aussi. À Tyrone Power, un peu). Laurence Olivier. Brun ténébreux, comme lui. Fils de pasteur (anglican, mais bon...), acteur génial (il a joué Roméo, justement). Soupçonné d'être homosexuel ? Ton père l'ignore, il n'écoute pas les mauvaises langues. « Laurence », dit-il. Laurence, du latin *laurus*, « (couvert de) lauriers » (ton père n'a pas de lumières en étymologie mais il est médecin, connaît toutes les plantes par leur nom latin). Tu seras un athlète grec, un tribun romain, le front ceint d'une couronne. Tu seras Spartacus, tu seras Roméo, tu seras César, Apollon, Napoléon s'il le faut. Tu seras un prince, ma fille. Au moins chez les Rosbifs. Tu seras Laurence, l'éternel lauréat. Ou l'éternel.le lauréat. e, si tu préfères (ton père est conciliant le jour de ta naissance. « L'écriture inclusive ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? te dira-t-il dans soixante ans. La femme est déjà incluse dans l'homme »).

Plus tard, il revient avec ta sœur Claude qui, bien que n'ayant pas encore compris qu'on allait te ramener à la maison, ne voit pas du tout ce qu'on te trouve et d'où vient tant d'extase. En substance : la bouche de ton-

ton Albert (ma pauvre), le nez de mamy Marcelle (tant mieux), les pieds si grands pour ton âge (douze heures et demie), et puis les yeux bridés on se demande bien pourquoi. Deux fentes au milieu du visage : tu as l'air asiatique (mais pas mongole, parole). « J'ai demandé à sœur Catherine pourquoi ma fille avait une tête de Chinoise, dit ton père pour amuser la galerie (et tenter de faire passer son trou de mémoire à la mairie). Elle m'a parlé de l'ictère postnatal, de la génétique, de la volonté divine : je n'étais pas très convaincu. J'ai insisté et là, elle m'a dit : "Eh bien, il y a peut-être un autre facteur... — Ah ! Je m'en doutais..." » Tout le monde rit, sauf ton arrière-grand-mère (elle ira vérifier à la poste). « L'eau rance ? ânonne ta grand-mère en tordant le nez. Pourquoi pas Florence, plutôt ? — Flot rance ? » dit ton père. Tu serais une fille doublée d'une ville ? Quelle idée. On perdrait les lauriers, tu n'aurais plus l'injonction de les amasser sur ta tête, comme un homme. Ce serait dommage. « Je suis pas près de l'avoir, mon équipe de rugby », dit ton grand-père en te tâtant quand même les biscotos.

Tu es une fille. Ce n'est pas un drame non plus, tu vois. Tu as les yeux bridés mais on n'est pas en Chine. On n'est pas en Inde. En Inde, « c'est une fille » est aujourd'hui une phrase interdite. Dire « c'est une fille » avant la naissance est passible de trois ans de prison et de dix mille roupies d'amende : on n'a plus le droit de demander ou de pratiquer une échographie pour voir le sexe de l'enfant et avorter en conséquence car trop de filles disparaissent ; à force de les étouffer dans l'œuf, il y a des villages entiers d'hommes célibataires.

CAMILLE LAURENS

Fille

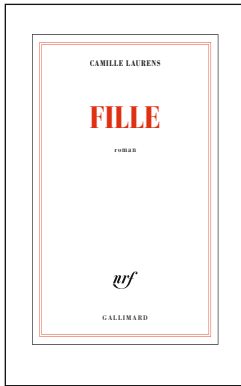
FILLE, *nom féminin*

1. Personne de sexe féminin considérée par rapport à son père, à sa mère.
2. Enfant de sexe féminin.
3. (Vieilli.) Femme non mariée.
4. Prostituée.

Laurence Barraqué grandit avec sa sœur dans les années 1960 à Rouen. « Vous avez des enfants ? demande-t-on à son père. — Non, j'ai deux filles », répond-il. Naître garçon aurait sans doute facilité les choses. Un garçon, c'est toujours mieux qu'une garce. Puis Laurence devient mère dans les années 1990. Être une fille, avoir une fille : comment faire ? Que transmettre ?

L'écriture de Camille Laurens atteint ici une maîtrise exceptionnelle qui restitue les mouvements intimes au sein des mutations sociales et met en lumière l'importance des mots dans la construction d'une vie.

nrf



Fille
Camille Laurens

Cette édition électronique du livre
Fille de Camille Laurens
a été réalisée le 21 février 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072734007 - Numéro d'édition : 319536).
Code Sodis : N89860 - ISBN : 9782072734021.
Numéro d'édition : 319538.